

Inventer une prière

Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), *Cahier de l'Herne. Jacques Derrida*, Paris, Éditions de l'Herne, n° 83, 2004

Frédérique Bernier

Number 6, Spring 2005

Une génération, quelle génération?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2313ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, F. (2005). Review of [Inventer une prière / Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), *Cahier de l'Herne. Jacques Derrida*, Paris, Éditions de l'Herne, n° 83, 2004]. *Contre-jour*, (6), 111–115.

Inventer une prière

Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.), *Cahier de l'Herne. Jacques Derrida*, Paris, Éditions de l'Herne, n° 83, 2004.

prière pour la prière quand tout fait défaut.

Samuel Beckett, *Comment c'est*

Qui invoquer, à quel saint se vouer devant la somme effroyable que constitue ce *Cahier de l'Herne* consacré à Jacques Derrida ? On a presque envie d'emprunter la prière de Beckett ou celle, non moins dépourvue, de saint Augustin : « Donne-moi, Seigneur, de savoir, de saisir quel est l'acte initial, invocation ou louange, connaissance ou invocation » !

Cet immense collectif que nous offrent Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud, et que la mort toute récente du penseur enveloppe d'une aura singulièrement testamentaire, pose en effet par son seul volume la question de la possibilité de seulement commencer à vraiment prendre la mesure d'une pensée qui a tant donné à réfléchir, à croire, et à écrire dans les quarante dernières années, en philosophie et dans plusieurs autres disciplines, savoirs et champs : la littérature, les arts, la psychanalyse, la théologie, la politique, le droit. Et je ne nomme là que les principales voies frayées dans les différentes sections de cet ouvrage minutieusement préparé et architecturé, regroupant les contributions de plus de soixante auteurs, penseurs, chercheurs et artistes d'une quinzaine de pays, et comprenant

plusieurs textes inédits de Derrida, mais également de très belles lettres manuscrites adressées à ce dernier par Emmanuel Levinas, Louis Althusser, Michel Foucault, Vladimir Jankélévitch, Gilles Deleuze, Francis Ponge et Maurice Blanchot, l'extrait d'une partition du compositeur Michaël Levinas ainsi que des reproductions d'œuvres originales de Camilla et Valerio Adami, Simon Hantaï et Gérard Titus-Carmel.

Comment prétendre « comprendre » l'œuvre ici à l'honneur, qui, tout en résistant de toutes ses forces à l'idée philosophique et hégélienne par excellence de savoir absolu, donne néanmoins l'impression d'avoir tout « compris », d'avoir pensé jusqu'à ce qui ne cesse de la déborder ? Si bien que l'on se découvre, lisant (de ou sur) Derrida, toujours en quelque sorte compris par lui (comme par une sorte de malin génie ?), au sens où tout ce qu'on aurait jamais commencé à penser semble devoir être, selon la formule consacrée, « toujours déjà » pensé par lui, redevable de sa pensée là même où on pensait bien ne rien lui devoir. Comme si (hypothèse proprement scandaleuse et éhontée, sans doute, mais qui rend compte, me semble-t-il, du vertige et de la terrible puissance d'attraction qu'exerce cette œuvre) à force de penser l'autre, il était devenu lui-même l'autre auquel toute pensée a affaire. Comme si on ne pouvait jamais s'en sortir complètement « sauf », « indemne », pour emprunter encore à ses termes, jamais manqué d'être « contaminé », et d'abord dans sa langue, à moins d'opposer une fin de non-recevoir à la fidélité même dont il a toujours défendu l'idée.

Non pas qu'il faille forcément lire Derrida en fidèle, en orthodoxe, comme un texte sacré, ce qui serait d'ailleurs méconnaître sa propre exigence de fidélité infidèle, mais l'on se demande, à lire (tâche interminable) ce cahier, comment il est possible de se sentir absolument dégagé de ce qu'il aura donné à penser, sans que cette position ne signifie purement et simplement un refus de penser. Et plus particulièrement un refus de ce que la pensée donne, ou demande, à croire — à reconnaître de ce qui lui échappe.

Que l'héritage de Derrida, ce qu'il y aurait à recevoir et à inventer, à recommencer chaque fois à penser à partir de cette œuvre gigantesque et protéiforme, ait à voir de manière peut-être primordiale avec la croyance, la fidélité et la confiance (contrairement à ce que croient ceux qui n'ont cessé

d'en faire un chantre du relativisme ou du nihilisme), sans jamais que cette arête de la foi signifie un arrêt de la pensée, voilà qui ne cesse de se dire et de se redire au fil des quelques 628 grandes pages qui composent cet ouvrage.

À cet égard, l'« aveu » que celui « qui passe à juste titre pour athée » faisait dans « Circonfession », sans jamais le faire — « car si vous saviez, G., mon expérience de la prière, vous sauriez tout, vous qui savez tout, vous me diriez à qui les adresser [ces prières] » —, cet aveu ne cesse ici d'être diffracté de manières aussi diversifiées qu'inattendues, puisque chacun des auteurs appelés à écrire à partir de leur expérience singulière de l'œuvre de Derrida semble réitérer et inventer chaque fois une sorte de prière — si la prière est bien la forme de ce qui mêle inextricablement l'appel et la réponse, le pardon et l'invitation, la demande et la promesse, la confession et la pudeur, l'authenticité et la répétition, le savoir et la foi au creux d'une adresse aussi nécessaire qu'incertaine. La relation à cette œuvre relance ainsi chaque fois le rapport qu'on entretient, dans la lecture et l'écriture, à la question du « tout autre », à la venue et au secret de ce « tout autre » qui occupe depuis les tout débuts le cœur de la pensée derridienne, et dont les résonances et la filiation judéo-chrétiennes demeurent peut-être d'autant plus présentes et actives qu'elles sont minutieusement « déconstruites » (la section du cahier intitulée « Questions de religions », mais pas seulement celle-là, déploie exemplairement ces enjeux et cette logique dite « auto-immunitaire » du religieux, dans le prolongement, entre autres, de *Le toucher*, Jean-Luc Nancy et de *Foi et savoir*).

Décidément, oui, la forme ouverte de la prière — celle aussi, incroyablement retorse, d'une « religion sans religion » (J. D. Caputo) — ne cesse de s'imposer dans ce cahier. Elle s'immisce au centre de la réflexion sur le rapport de Derrida à la pensée de Heidegger (S. Petrosino) et à la tradition phénoménologique (M. Ferraris, F. Bernardo), aux héritages grec, juif et chrétien (C. de Peretti et P. Vidarte, H. de Vries, S. Margel, P. Peñalver Gomez) ; elle colore l'entente de l'impossible comme condition de possibilité (A. García Düttmann), celle de l'inhumain (animal ou divin) et de sa réponse (à Lacan) ; elle s'entend sous l'acquiescement réitéré à l'inconscient et à l'étranger (G. Michaud, H. Cixous, P.-A. Brault) ; elle

structure l'exigence dissymétrique et inconditionnelle de l'amitié et de l'hospitalité (A. Khatibi, E. Berns, P. Marrati), le réalisme « messianique » de Derrida (C. Lévesque), la responsabilité infinie du « sans alibi » (R. Major) et l'à-venir de la démocratie (S. Fathy) ; elle sous-tend l'écriture comme adresse, la littérature comme « amour allégorique du lointain » ou comme « destinataire infidèle » du legs théologique (C. Malabou, A.-E. Berger, M. Lisse, J.-M. Rabaté, J. Hillis Miller) ; elle retient les interrogations sur les mots « pour » (M. Deguy) ou « suivre » (D. Attridge) ; elle affleure sous les motifs de l'interpellation et du nom (G. Anidjar, J.-L. Nancy, G. Bennington), de la trace (K. Gundersen), de l'affection et du toucher (G. Leroux), du cœur (M. A. Siscar), de la venue (P. Kamuf), de la résurrection (sans rédemption) (M. Naas) ; elle hante les pages inédites sur les médias, le don et le pardon, la langue sacrée, le parjure et le témoignage.

Elle va même jusqu'à loger au cœur d'un poème, du vers unique d'un poème signé Jacques Derrida — « Prière à desceller d'une ligne de vie » —, dont Ginette Michaud déplie pour nous la multiplicité originare en prenant soin de ne pas l'épuiser :

Que faire d'ailleurs de ce vers, s'il ne s'agit plus de l'interpréter, de l'analyser, de le déchiffrer, de le desceller ? Qu'en faire, sinon le réciter, l'apprendre par cœur, le répéter sans savoir ce qu'il dit ni à qui il s'adresse, bref prier ? Le prier de devenir une prière, une vraie prière ? [...] Inventer une prière qui ne revienne pas à dire ou à laisser entendre « Souviens-toi, garde la mémoire, et d'abord souviens-toi de moi, de ce que je te dis... », une prière qui appellerait à l'oubli, voilà une bien étrange prière en vérité.

« La vraie prière enfin, celle qui ne sollicite rien » disait aussi le Malone de Beckett. Prière et poésie se répondent encore en écho d'un bout à l'autre du cahier sous les mots d'Emmanuel Levinas (« Tout autrement », 1973) et de Maurice Blanchot (« Grâce (soit rendue) à Jacques Derrida », 1990) dont les textes-hommages témoignent des fascinants chiasmes à l'œuvre au sein des rencontres les plus déterminantes.

« Inventer une prière », « réinventer la prière » pour ou après, à partir ou même contre Derrida, pour s'en souvenir et pour l'oublier, en se tenant pour cela au plus près de la poésie, revient peut-être, entre autres choses, à se demander sans relâche comment une langue peut ouvrir à l'expérience toujours différée de ce que Derrida nomme le « tout autre » — cela qui déborde la rationalité technicienne et le calcul ; cela qui nourrit la possibilité d'une hospitalité et d'une responsabilité inconditionnelles —, sans que cette langue ne prétende elle-même au sacré, sans que celui qui parle ne s'arroge le pouvoir que confère la sacralité et ne détourne à son profit le sens de cette ouverture. La demande de pardon à laquelle l'écriture chez Derrida s'avère toujours intimement associée (« on écrit toujours pour se confesser, on écrit toujours pour demander pardon », répète-t-il dans l'inédit « Pardonner : l'impardonnable et l'imprescriptible ») a sans doute à voir avec la conscience aiguë de ce danger. Avec le souci de ne jamais oublier que la croyance et la promesse, dont la pensée de Derrida se réclame elle-même en répondant toujours à l'appel d'un autre, sont indissolublement liées à un héritage qui recèle aussi l'obsession de pureté, la prétention à l'élection, la traduction de cet appel en privilège, en une rhétorique de l'exclusion, du « sauf ». Saura-t-on se garder de *sauver* Derrida ?

« Inventer une prière », c'est peut-être la formule même du legs, jamais fixé une fois pour toute, relançant chaque fois sa chance et son risque, le gage d'une fidélité cultivant précieusement son hérésie pour garder de l'autre ce qui précisément ne se laisse pas enclorre.

Frédérique Bernier